

Le sur-vivant

Joseph Weismann Le rescapé de la rafle du Vél d'Hiv témoigne de l'horreur de la Shoah, s'effare de Zemmour et s'indigne du pass vaccinal.

Sur la photo sépia, l'ado de 15 ans aux cheveux bouffants porte une veste noire et une cravate sous son pull. Le regard est intense et profond. «*Qu'est-ce que j'ai l'air triste*», soupire Joseph Weismann. Il nous tend le tirage argentique et passe à autre chose, comme s'il ne voulait pas s'attarder. A l'époque, nous sommes en 1946, le petit Parisien a été recueilli par une famille du Mans. Il est un survivant. Ses yeux le disent.

Le 16 juillet 1942, toute sa famille montmartroise est raflée et emmenée au Vél d'Hiv. Lors d'un trajet épuisant en train, ils sont ensuite conduits au camp de transit de Beaune-La-Rolande (Loiret). Là, son père, sa mère, ses deux sœurs et lui sont séparés. Joseph Weismann se retrouve seul. La surveillance est assurée par la gendarmerie française, les conditions de vie sont déplorables. Avec un autre détenu légèrement plus âgé, Jo Kogan, ils décident de prendre tous les risques et de s'enfuir. Pendant huit heures, ils progressent pas à pas sous les barbelés qui découpent leurs vêtements et leur chair, jusqu'à la liberté. S'ensuit un retour rocambolesque à Paris, dans cette drôle de France à la fois collabo et résistante, avec des habitants qui les dénoncent et d'autres qui les aident. Puis, il se cache d'orphelinat en famille d'accueil. Tout au long de la guerre, l'adolescent espère que ses proches sont en vie. Ils ne reviendront jamais d'Auschwitz.

Longtemps Joseph Weismann, «*pudique*», n'a pas raconté son histoire. En 1996, il rencontre Simone Veil lors d'une conférence. Elle lui explique l'importance de témoigner pour que l'histoire ne se répète pas et que les négationnistes ne jouissent pas de leurs mensonges. Convaincu, il multiplie les interventions dans les écoles. Sorti en 2010, *la Rafle*, un film réalisé par Roselyne Bosch, s'inspire de son histoire. Il y donne la réplique à Mélanie Laurent. Une biographie est écrite dans la foulée. Elle est publiée jusqu'aux Etats-Unis, ce qui le rend très fier. En ce mois de janvier où la grisaille hivernale a des reflets bruns dans les sondages, c'est une BD qui est publiée. Malheureusement, la qualité n'est pas à la hauteur de l'histoire, notamment les dessins.

En petit pull et chaussons, la moustache au vent, qu'il porte depuis cinquante ans et son service militaire, Joseph Weis-

mann nous accueille au portail de sa vaste demeure, à dix minutes à pied du centre-ville du Mans (Sarthe). Ce jour-là, il rouspète contre Macron et son «*emmerder*» qu'il prend personnellement. A 90 ans, il n'est pas vacciné. En l'apprenant, on repince sur le nez notre masque FFP2. Comme sa nouvelle compagne, Nicole, 67 ans, directrice d'établissement médico-social à la retraite, il considère qu'il fait suffisamment attention et qu'il existe des «*traitements alternatifs*» (cette satanée ivermectine, malgré l'absence de preuves). «*J'ai voté Macron, et je ne voterai plus pour lui. Un président de la République ne parle pas comme ça, s'agace-t-il. La pandémie est un moment très difficile à vivre et parfois je me sens abattu. Je constate autour de moi que les gens ont perdu leur gaieté. Ils sont accablés.*» Sortant ses diverses médailles, la Légion d'honneur comme celle des évadés et de la déportation, c'est avec désolation qu'il se sent désormais comme un citoyen de seconde zone, lui, le fils d'immigrés juifs polonais qui dut se battre pour obtenir la nationalité française. Enlevant son masque FFP2 qui le gêne pour mettre «*un petit noir*» qui protège parfaitement son menton, il se demande bien pour qui il votera. Il aurait aimé que le maire PS du Mans Stéphane Le Foll soit candidat et regrette encore Jacques Chirac, qui fut le premier président à reconnaître la responsabilité de l'Etat français dans la déportation des juifs. A l'évocation de Zemmour et de ses propos sur Pétain, Joseph Weismann s'emporte: «*S'il était élu, il y aurait une révolution. Moi qui n'ai jamais manifesté, demain je serais dans la rue avec un flingue.*»

Le Manceau a toujours le verbe haut et les guiboles fringantes: on l'en imagine bien capable. Dans le feu qui réchauffe le joli salon bourgeois, il lance deux bûches. Il a coupé lui-même l'arbre, sur un terrain qu'il possède le long d'une petite rivière. Le bois, ça a été toute sa vie. Le couple qui le recueille au Mans à la fin de la guerre possède un magasin de meubles. Il le reprend dans les années 50 pour devenir franchisé Lévitane, une chaîne créée par Wolff Lévitane qui fut spolié par les nazis et dont l'enseigne à Paris fut trans-

formée en camp de travail forcé... Joseph Weissman n'évoque pas cette coïncidence, il préfère dissenter sur la qualité des meubles qu'il vendait et le plaisir qu'il a d'être encore reconnu dans la rue par des anciens clients: «*On m'appelait le Mozart du buffet de cuisine.*»

Les douleurs seront toujours là: la rafle, la perte de toute sa famille, la guerre et les agressions qu'il a subies, comme cette famille d'accueil, des «Thénardier» qui tentèrent de le refourguer aux Allemands et le déshabillèrent de force pour se moquer de son sexe circoncis. Il a arrêté les interventions dans les collèges, dont un porte son nom. «*Quand je témoigne, je suis complètement lessivé après. C'est trop d'émotions, je revis le moment.*» Joseph Weismann préfère évoquer l'avant ou l'après. Comme le 54 rue des Abbesses, près de Montmartre, où il grandit, à cinq dans une pièce. Ses parents polonais ont fui l'antisémitisme d'Europe de l'Est et sont venus à Paris, fascinés par «*l'esprit des Lumières*». Son père est tailleur – sa mère l'aide –, et fait la Première Guerre dans l'armée russe, puis s'engage en 40 dans la Légion étrangère. Il fume en secret pendant le shabbat. Elle est plus croyante, emmène les enfants à la synagogue et prépare la bar-mitsvah de Joseph. Elle n'a jamais eu lieu, à cause de la rafle.

Après la guerre, Joseph Weismann se marie, a trois enfants et désormais six petits-enfants. La petite famille tente en 1974 l'aventure dans un kibboutz socialiste en Israël. Le commerçant, soucieux du sort des plus pauvres et des sans-papiers, est curieux de cette utopie économique-politique. Il devient agrumiculteur, en souvenir de son père qui adorait les pamplemousses. Mais Le Mans leur manque trop. «*Quand l'Etat d'Israël a été créé, mes copains m'ont dit: "Tu as enfin un pays, tu vas pouvoir y aller." J'ai dit: "Mais les gars, moi mon pays, c'est la France, pas Israël." Je suis content qu'Israël existe, mais je resterai toujours français.*» En revanche, à Pétain et «à tous les responsables qui s'en sont sortis», il voue toujours une haine tenace. Il aurait bien aimé assassiner lui-même René Bousquet, l'ancien chef de la police de Vichy.

Dans les années 60, le Manceau a revu Jo Kogan, son compagnon d'évasion perdu de vue, émigré aux Etats-Unis. Ils sont allés à Beaune-La-Rolande, en famille, au camp de transit redevenu champ communal. Plus tard, Joseph Weismann a visité Auschwitz. Il n'a entendu que le «*silence, le grand silence*». Pour «*ne jamais accepter l'inacceptable*», il continue de faire du bruit. ◀

LE PORTRAIT

19 juin 1931 Naissance.

16 juillet 1942

Rafle du Vél d'Hiv.

2010 *La Rafle*, de Roselyne Bosch.

Janvier 2022

Après la rafle, Arnaud

Delalande et Laurent Bidot (les Arènes).

Par **QUENTIN GIRARD**

Photo **CYRIL ZANNETTACCI**

